Feuilleton du STÉPHANOIS, 22 octobre

— 167 —

Madame Sans-Gêne

PAR

Edmond Lepelletier

Ce n'était plus la prossession des Russes, la Madone miraculeuse devant laquelle s'agenouillait la superstition d'un peuple ignorant et farouche ; c'était l'exaltation d'une armée qui se considérait comme une famille, dont l'empereur était le père, venant demander la bénédiction d'un enfant.

Toute la journée, le portrait du roi de Rome demeura ainsi exposé à la vue des soldats.

L'empereur, tout réjoui par la vue des traits de son fils, fut jusqu'au soir allègre et dispos, Il écouta de fort bonne humeur le récit que lui fit le colonel Sabvier, arrivé d'Espagne le jour même de la facheuse campagne méridionale, Les nouvelles étaient peu satisfaisantes. La division du commandement, les fautes de Marmont, les succès des Anglais pouvaient indisposer Napoléon. Il ne montra aucun mécontentement et écouta, avec une grave sérénité d'esprit, le rapport de Sabvier sur la batalile de Salamanque. Il dit, en congédiant le colonel, qu'il [illegible] réparer sur les rives de la Mosko[illegible] maladresses commises par ses lieutenants aux Arapiles. Le roi de Rome, par son image, apaisait tout, adoucissait **tout et lui rendait supportables** des nouvelles, qu'en d'autres circonstances il eût aceuillies avec des éclats de colère et des bourrades au mauvais messager.

Au concher du soleil il jeta un dernier regard sur les positions des Russes et, ayant constaté qu'ils restaient fermes sur leurs lignes, et cette fois ne songeaient à se dérober devant lui, sûr de la victoire, puisque la bataille ne lui échappait pas, il rentra prendre un peu de repos dans sa tente.

Un silence profond s'étendit sur la plaine immense, aux médiocres ondulations, où les ombres, en grandes vagues, roulaient, bougeaient, ondulaient se perdaient. Les feux des bivouacs çà et là piquaient de rouge ce fond noir, comme des barques voguant dans un océan brumeux. Les cantiques des Russes avaient cessé. Les refrains bachiques et les propos grivois des Français ne troublaient plus le repos du camp. Une petite pluie fine et froide tombait. Les gardes des avant-postes, roulés dans leurs manteaux, se bloltissaient contre les maigres troncs des arbres et cherchaient un abri sous les buissons, Un vague soupir, la respiration de trois cent mille hommes endormis, montait doucement, comme une haleine d'enfant sommeillant dans un berceau. Ce calme, cette tranquillité, étaient le prélude du tumulte sauvage et du fracas sinistre du lendemain, Rien n'évoqait l'aspect de charnier sanglant, de cimetière lugubre que d'un soleil à l'autre allait prendre celte plaine muette. paisible, où comme des laboureurs, las du travail du jour et reposant leurs membres pour la pacifique besogne qu'on devrait reprendre à l'autel, fantassins, **cavaliers, pontonniers, artilleurs s'étendaient** insoucieux, béats, se gaudissant auprès des grands feux, révaient des jolies femmus et des vivres succulents qu'on trouverait à Moscou, les Russes battus.

Dans la dernière ronde qu'il avait voulu faire pour s'assurer que les Russes n'avaient pas bougé, surpris, par la pluie glaciale, Napoléon fut transi ét un gros rhume, qui devait le lendemain lui donner la fièvre et embarrasser son activiié cérébrale, la saisit.

A trois heures du matin, selon les ordres de l'empereur, les troupes prirent les armes en silence. Le brouillard etait froid et épais. A la faveur de ce rideau, le prince Eugène se porta vis-à-vis du village de Borodino, en face de la grande redoute ; la rivière Kolocha fut traversée ; Ney et Davout prirent leurs positions ; tandis que Friant avec le maréchal Lefebvre et la garde se massaient au centre, Poniatowski filait à droite par les bois et les canonniers debout, derrière les pièces de trois grandes batteries, attendaient le signal.

L'empereur avait pris son cantonnement à la redoute de Chevardino. Murat passa devant lui et le salua théâtralement.

Ce cabotin héroïque était costumé, on pourrait dire déguisé, comme pour une representation au Cirque. Il portait une tunique de velours vert où les passementeries d'or s'entrecroisaient, une toque polonaise à plumes, des bottes jaunes, oh ! les belles bottes, armées d'éperons démesurés. Jamsis les généraux de la Commune de Paris, si ridiculisés depuis, bien que les obus du Mont-Valérien qu'lls affrontaient fussent fort sérieux, n'arborèrent défroque si pompeuse et si **carnavalesque. Murat avait jeté son sabre.** Il brandissait une cravache, disant : « C'est assez bon pour chasser les Cosaques ! »

Ce Murat, vulgaire, brutal, trop chamarré, plus saltimbanque en apparence que guerrier, fut cependant le héros de cette bataille de géants que les Russes nomment le Borodino et nous la Moskowa.

L'écuyer de cirque lança quatre fois des masses formidables de cavalerie — et quels cavaliers ! les cuirassiers de Latour-Maubourg, les carabiniers du général Defranc, — contre les carrés d'infanterie russes. Il fut tout, il fut partout. Il remplaçait Davout, le premier des lieutenants de Napoléon, souffrant, au début de la bataille périlleuse. Il fut aux côtés de Ney, le brave des braves, au plus fort de l'action. Il franchit le ravin que défendait la garde russe, enleva la légendaire redoute, occupa la position de Sémenofskovié, et, devant l'histoire, affirma la victoire de la Moskova, contestée plus tard par les Russes. Murat prouva qu'il était Français, puisque toujours coupant l'air de sa cravache fanfaronne, il poursuivit, sous le canon, les derniers bataillons de la garde russe retranchée dans Soski, le point extrême du champ de bataille, proche la rivière.

Murat se trouvait à la tête des premiers soldats du monde, la division Friant, quand cet illustre général fut transporté à l'ambulance où déjà son fils, blessé, etait aux mains des chirurgiens. La phalange superbe se trouvait sans chef. Le cabotin sublime accourut ; le chef d'état-major Solidet venait de prendre le commandement. Il s'empressa de le cèder au beau-frère de l'empereur. **Un boulet passa entre eux deux, au moment où ils se serraient la main pour manifester l'échange du commandement.**

Il ne fait pas bon ici ! dit Murat en souriant ; ils ont failli me couper ma cravache ! Bah ! nous n'y resterons pas longtemps en ce mauvais endroit, les Russes vont nous faire de la place !

Et se tournant vers les soldats que les cuirassiers russes chargeaient.

— Formez deux carrés cria-t-il de sa voix retentissante. Soldats de Friant, souvenez-vous que vous êtes des héros !

— Vive le roi Murat ! crièrent les soldats de Friant, et manœuvrant comme dans la cour de l'Ecole militaire, ils formèrent deux carrés dont les feux convergents abattirent en monceaux sanglants et désordonnés les superbes cuirassiers russes. La place était libre et le mauvais endroit devenait supportable.

Murat ne fit pas que charger à la tête des escadrons et commander des fantassins. Il dirigea aussi un feu foudroyant d'artillerie sur les corps russes de Doctoroff et d'Ostermann. Trois cents pièces de canon commandées par lui arrêtèrent les Russes en lui permettant de lancer ensuite sa formidable charge de cavalerie dans les ravins de Semenofskoïe. En cette journée, où la mort multipliait ses coups, Murat fut vraiment le soldat-Protée ; comme alléché, il changeait de costume selon les besoins de l'action et jouait un prodigieux rôle à transformations.

On se faisait des politesses sur le champ de carnage. Les cuirassiers du général Caulaincourt, qui fut tué dans cette charge, passant devant le 9e carabiniers que sabrait la garde russe à cheval, crièrent :

— Vive le 9e ! Afin de ne pas humilier ces braves qu'on débarrassait.

— Vivent les cuirassiers ! reprirent les carabiniers, et la mêlée continua affreuse et sans pitié.

Cette bataille fut atroce. Ney et Murat, comme les héros de l'antiquité, apparurent invincibles et invulnérables. Le massacre dépassa tout ce qu'on avait vu auparavant. Ni dans les temps anciens, ni dans les guerres modernes, malgré l'énergie du combat individuel dans les guerres à l'arme blanche, et la puissance destructive de l'artillerie et des fusils à tir rapide dans les batailles contemporaines, l'intensité de la tuerie n'atteiguit semblable horreur. Trente mille Français furent tués, soixante mille Russes restèrent sur le champ de bataille. Quarante-sept généraux et trente-huit colonels se trouvèrent hors de combat de notre côté. A côté de ces quatre-vingt-dix mille cadavres, vingt mille chevaux erraient, avec des hennissements lugubres, parmi les caissons démontés.

(A suivre).